

# Ken Loach, toujours en guerre

- Laurent Rigoulet

**Un livreur soumis à une rentabilité oppressante, une aide à domicile aux horaires fous... Le cinéaste britannique Ken Loach pointe, dans son prochain film, l'ubérisation extrême de la société. Rencontre à Newcastle sur le tournage.**

Comment va Ken Loach ? « *Je tiens encore sur mes jambes* », répond-il avec ce sourire pincé, fuyant, qui n'appartient qu'à lui. Il semble pâle, fluet, voûté. Mais il n'est pas encore 8 heures du matin à l'horloge de la gare de Newcastle, dans le nord-est de l'Angleterre. Un vent du nord glacé balaie le parking, cisaille les jambes, bat les côtes. A l'intérieur du van où se tasse l'équipe de son vingt-septième long métrage de fiction, le cinéaste s'engage dans une conversation sur la politique et l'éventualité d'un nouveau référendum sur le Brexit. De quoi d'autre pourrait-on parler un lundi matin ? Le congrès du Parti-travailliste, dont Loach s'est rapproché depuis que Jeremy Corbyn est aux commandes, s'est ouvert à Liverpool. Au grand soulagement de sa productrice, il a résisté à la tentation de rouler cinq heures pour s'y rendre durant le week-end. Il a sacrifié à son autre passion : il est allé au stade voir Sunderland jouer contre Rochdale. « *Trente mille spectateurs pour un match de troisième division !* » Chez les travaillistes, on lui aurait posé trop de questions. Il n'aurait pas pu se retenir de répondre dans les grandes largeurs. Depuis le succès en Grande-Bretagne de *Moi, Daniel Blake* (2016), la voix de Ken Loach reprend du poids dans son pays. Un peu trop peut-être. De vieilles querelles idéologiques reviennent et le minent. La politique l'obsède. C'est plus fort que lui. Il ne lâche rien. C'est ainsi qu'il continue à faire des films à 82 ans. Toujours des problèmes à soulever, des causes à défendre. Une rage sourde.

Cap sur St Ann's Close, une cité de brique ouvrière dans l'est de la ville. La scène du matin est simple et l'équipe, mobile. Elle circule, transie, entre les étages, dans les couloirs ouverts à tous les courants d'air. Tout doit aller vite, très vite. C'est la consigne que répète le réalisateur d'une voix aimable et mesurée. Chris, le personnage principal, est un auto-entrepreneur des temps

modernes, livreur pour une plateforme de vente en ligne. Il travaille avec son propre camion, qu'il gare en hâte aux portes de la cité pour remettre un paquet à l'heure dite. Il vit sous pression, tient des délais absurdes pour ne pas se noyer. En compagnie de sa très jeune fille, qui trouve un certain plaisir à la cavalcade, il dévale les escaliers, sprinte sur les hautes passerelles qui relient les immeubles. Quelques habitants observent la scène sans la comprendre, tapis derrière leurs rideaux. Une femme a prêté l'appartement qu'elle partage avec ses chats. Elle vit seule. Sur toute la longueur de son bras, un tatouage aux lettres stylisées : « *L'amour ne fait pas tourner le monde, l'amour donne à l'existence son intérêt.* » La cité est silencieuse, presque déserte, traversée de temps à autre par une âme esseulée courbée dans le vent.

## Un libéralisme toujours plus destructeur

Ken Loach tient dans l'œil de sa caméra un faisceau de solitudes. Il reprend avec *Sorry we missed you* (« pardon de vous avoir raté ») l'un des thèmes qu'il n'entend pas lâcher, la désintégration de la classe ouvrière sous les coups d'un libéralisme toujours plus batailleur, l'éparpillement des forces et des solidarités, le désarroi des familles. Selon un rite désormais bien établi, l'idée de ce film sur l'« uberisation » de la société est née des conversations régulières que le cinéaste tient, au téléphone, avec son scénariste et ami Paul Laverty. Une lecture assidue de la presse nourrit leurs échanges et les témoignages à vif recueillis lors des projections de *Moi, Daniel Blake* les ont poussés à s'immerger un peu plus dans une société malade. « *Avec Daniel Blake, qui pointait la cruauté de la bureaucratie, nous avons mesuré à quel point une partie de la population se sent marginalisée et diabolisée,* dit Laverty. *Nous voulions pousser plus loin, explorer le monde du travail et sonder les transformations radicales qu'il a subies ces dernières années.* » Il a d'abord attiré l'attention de Ken Loach sur les glissements progressifs du langage chez les employeurs : « *On n'est plus embauché, on monte à bord. On n'a pas un salaire mais des honoraires, on répond à des objectifs et si on ne les tient pas on n'est pas viré mais libéré.* » Dans son Ecosse natale, le scénariste a passé de longues heures sur le siège du passager avec les livreurs et les chauffeurs auto-employés qui sillonnent le pays dans des véhicules que personne ne remarque. Certains lui parlaient sans avoir le temps d'avaler un sandwich et ne carburaient qu'aux boissons énergisantes. Il a été plus choqué qu'il ne s'y attendait par la pression à peine visible qui s'exerce sur eux. Il a retrouvé les chauffeurs certaines nuits sur les immenses parkings tapissés de givre, aux portes des entrepôts, où certains arrivent à 4 heures du matin pour ne pas louper les premiers colis. « *Ils ne sont pas payés pour ces heures d'attente, mais ils ont peur d'être dépassés ou mal vus.* »

Le véhicule au volant duquel il leur faut tuer les heures est devenu un des personnages principaux de son scénario. Pendant l'après-midi du tournage, l'équipe est tassée à l'arrière d'un van qui file dans les rues de Newcastle à bonne allure, traçant d'obsédantes boucles autour de la rivière Tyne, dans un décor disparate d'entrepôts de brique et d'immeubles de verre. Sur la

banquette avant, le père et la fille tentent de s'amuser du pistolet-scanner qui enregistre les données, signale les retards et s'immisce de manière brutale dans leur vie quotidienne. « *Toute leur existence est enregistrée*, dit Paul Laverty. *On sait en permanence où ils sont, où ils vont, quel rythme ils tiennent. Alors que la technologie est censée être une force libératrice, elle pousse ces gens jusqu'à l'extrême limite de leur énergie. La plupart des livreurs qui se sont confiés à moi étaient dans un état d'épuisement absolu.* »

“On est traité comme des esclaves, mais on ne peut pas se rebeller, parce que l'on ne veut pas perdre le boulot.” Kris Hitchen

En fin de journée, il reste quelques scènes à tourner dans un champ sur une colline qui domine la ville. Un instant contemplatif, phénomène rare dans le cinéma de Ken Loach. Les heures pèsent, la camionnette est prise dans les embouteillages. « *C'est pas un boulot !* », grimace le cinéaste. Son énergie le contredit, elle ne cesse de se fortifier au fil de la journée. Il suit ses acteurs comme leur ombre, les guide et les rassure sans relâche. « *On repart de zéro sur ce film*, dit-il. *On n'a quasiment fait appel à aucun acteur professionnel. On prend des risques.* » En revenant à Newcastle, la ville de Daniel Blake, il ne voulait travailler qu'avec des gens enracinés dans le labeur local. Kris Hitchen, qui a décroché le rôle principal, a vaguement tenté sa chance à l'écran ; il écrit des scénarios qu'il produit pour presque rien, on l'a même vu chez Loach dans *The Navigators*, en 2001, mais il est plombier avant tout. « *J'ai eu le rôle parce que je savais mieux conduire que les autres acteurs* », s'amuse-t-il. Il a aussi, bien ancrée en lui, la rage de l'expérience. « *Je connais cette existence par cœur. Les entreprises qui m'embauchent ne me fournissent rien, ni véhicule, ni matériel, ni assurance. On est traité comme des esclaves, mais on ne peut pas se rebeller, parce que l'on ne veut pas perdre le boulot.* » Kris Hitchen vient d'un bastion ouvrier, mais autour de lui il ne voit plus les gens réagir, il ne comprend pas, il ne sait pas où le lien s'est défait, il s'échappe comme il peut. Il s'amuse sur le tournage, fume des clopes en cachette du réalisateur, asticote ses partenaires, déclame des paroles de chansons. « *Tout le monde veut travailler avec Ken Loach en Angleterre : c'est sans doute le moment le plus fort de mon existence ; ensuite ça ne peut que dégringoler.* » Il en rit. Il semble rire de tout, même si l'on voit affleurer l'angoisse et la colère que le cinéaste fera jaillir.

La conversation en bordure du plateau prend des tours surréalistes. L'acteur partage l'enthousiasme de son personnage. Celui-ci est heureux d'avoir trouvé un nouveau boulot alors que sa famille est criblée de dettes et que sa femme, une aide à domicile, vit sous le régime des « contrats zéro heure », fleuron de la flexibilité britannique — pas de durée minimum de travail, pas de continuité dans les horaires. Kris s'arme d'espoir : le film ne fait que commencer, il ne connaît pas la suite de l'histoire. Ken Loach a pour habitude de ne pas donner ses scénarios à lire aux acteurs, qui découvrent devant la caméra ce que la vie leur réserve. L'acteur peut seulement se douter que la noirceur va gagner du terrain. Son épouse est interprétée par une puéricultrice de Newcastle qui

connaît, elle aussi, l'instabilité des horaires, la longueur des journées, la disponibilité à tout prix. « *L'équilibre est terriblement fragile*, dit Paul Laverty. *La qualité de vie est entretenue par des gens qui se débattent tout en bas de l'échelle. Ce sont eux qui s'occupent des personnes âgées et des enfants. Qui se soucie de la vie de leur famille ?* »

Avec les premiers jours de l'automne, la tension monte. Dans un quartier excentré de Newcastle, l'équipe de tournage s'entasse dans les pièces minuscules où vit le couple du film avec ses deux enfants. Ken Loach se réjouit de voir ses comédiens former peu à peu une famille où l'entraide n'étouffe pas les dissensions. De légers agacements pointent entre les acteurs, qui nourriront la suite du tournage. Dans le salon, le cinéaste règle une des premières scènes de dispute, entre le père et le fils. Il y en aura d'autres. La fatigue et le stress rendent fou. Plus de cinquante ans après ses débuts et *Cathy come home*, Ken Loach reste un cinéaste et un homme inquiet. Il ne connaît toujours pas la profondeur du malaise qu'il ausculte.